

EN COUVERTURE :  
Photographie de Gabriele Basilico, 1991 (détail).

# PRÉAMBULE

*Ma gratitude va à Jean-Charles Depaule pour m'avoir  
accompagnée tout au long de cette recherche.*

*Je dédie affectueusement ce livre  
à Alexandre et Aurélien.*

S. B.

#### NOTE SUR LA TRANSCRIPTION

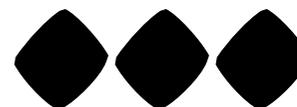
La translittération des termes et noms propres arabes a été établie selon un système simplifié.

Les noms de lieux et de personnes sont orthographiés selon l'usage consacré dans la langue française.

COORDINATION ÉDITORIALE : GISÈLE SEIMANDI

COPYRIGHT © 2020,  
ÉDITIONS PARENTHÈSES  
MAISON MÉDITERRANÉENNE DES SCIENCES DE L'HOMME  
(AIX-MARSEILLE UNIV, CNRS, USR 3125, AIX-EN-PROVENCE)

ISBN 978-2-86364-357-0 / ISSN 1771-5792



AOÛT 2002, PREMIER SÉJOUR À BEYROUTH. UN AMI EST VENU ME CHERCHER à l'aéroport et nous traversons la ville plongée dans la moiteur étouffante de cette fin de journée. Il est né ici dans les toutes premières années de la guerre, peu après 1975. Il me décrit la ville que nous parcourons en voiture, en évoquant le passé, des souvenirs personnels et la « grande » histoire.

« Voilà où se trouvait le bureau de mon père. Là, il y avait un cinéma. Ici, c'était la ligne de démarcation. » Il n'avait pas connu la ville d'avant les conflits, pourtant ses souvenirs se rapportaient indistinctement à cette époque, à celle de la guerre et à l'après-guerre. C'était sans doute là une façon de montrer à quel point la ville avait changé, puisque rien de ce à quoi il faisait allusion n'était encore visible. Tout avait disparu.

« Le mot "ruines", s'il sous-entend une comparaison avec les vestiges du Tyr antique ou avec Pompéi, est impropre pour décrire tel coin de Beyrouth, même à supposer qu'il s'agisse d'un souk du centre ville détruit. Le grand âge des ruines antiques et leur caractère monumental en expulsent toute présence humaine effective, la nôtre n'était que spectatrice et donc tenue à distance. Le délabrement de Beyrouth, lui, s'est poursuivi sous nos yeux. Nous avons gardé de chaque rue, de chaque vitrine, une image première (ou plusieurs qui se sont fondues en une) susceptible, à tout instant, d'introduire dans notre perception présente un clignotement de nostalgie<sup>1</sup>. »



Voilà comment en 1986, dans l'un de ses articles, publié en plein conflit, l'historien Ahmad Beydoun évoquait cette complexité de la relation des Beyrouthins au temps. En opposant les notions de « ruine » et de « délabrement », il mettait en évidence des visions singulières du passé et du présent urbains, des usages de la mémoire. Beyrouth s'offre en effet au regard comme un chantier permanent.

*Ville palimpseste* : si le dernier mot donne à sentir la superposition des couches, la fragilité du papier et le froissement du parchemin, cette combinaison me permet ici d'exprimer la densité, voire le brouillage, entre différents niveaux d'urbanisation. Constitués non pas d'encre, mais de pierre, de béton et d'autres matériaux, ils sont représentés par des bâtiments d'époques diverses qui, ensemble, font paysage : maisons ottomanes aux toits de tuiles rouges, immeubles de rapport fondés sur le même modèle « à hall central », immeubles et bâtiments de l'époque moderne, tours — qui, des années soixante-dix à aujourd'hui, ne cessent de gagner en hauteur —, mais aussi ruines antiques ou médiévales ainsi que bâtiments partiellement détruits au cours de la guerre civile (1975-1990), jamais reconstruits, percés de trous, aux planchers effondrés<sup>2</sup>. Ou encore, autres ruines, très provisoires, résultant d'immeubles fraîchement démolis sous l'effet de la spéculation foncière.

Ces ruines de différentes sortes sont étonnamment intégrées à ce paysage hétérogène qui met en contraste les temporalités et se révèle être le cadre et le produit de la vie la plus intense. Elles constituent des points névralgiques de la transformation urbaine. Dans la langue arabe, les mots qui leur sont associés — *khârab*, *athâr*, *atlal* — expriment l'idée de destruction, de démolition, ruines, restes, traces, mais aussi de « tradition » et de « patrimoine » (*turâth*). Aussi, contrairement à ce qu'affirmait Ahmad Beydoun dans l'extrait cité plus haut, les usages ordinaires de ces termes rendent inopérante la distinction de trois catégories de ruines qu'on serait tenté de faire, entre vestiges antiques, destructions de la guerre et démolitions liées à la spéculation. Chaque mot, dans sa fonction de désignation et sa puissance symbolique renvoie plutôt à des topographies et des situations particulières dont la perception peut être consensuelle ou donner lieu, au contraire, à l'expression de conflits et d'intérêts distincts. Les ruines sont des objets à partir desquels on observe de façon particulièrement vive des tensions entre « professionnels de la ville » (promoteurs, architectes, urbanistes, politiques, élus, etc.), membres de la classe politique, investisseurs, militants pour la protection et la défense

<sup>1</sup> Ahmad Beydoun, « Expériences de l'espace et du temps dans une ville dérangée », in Collectif, *Villes en guerre*, Paris, Autrement, 1986, p.14. ♦ <sup>2</sup> J'utilise dans ce livre les termes de « guerre civile » ou de « guerres civiles » communément employés pour décrire les conflits qui se sont succédé entre 1975 et 1990. ♦

du patrimoine urbain et citadins ordinaires (ce que tous sont aussi, par ailleurs). En effet, des bâtiments, des rues ou des quartiers sont promus au rang de patrimoine — au rang de choses dignes d'être conservées et consacrées — quand d'autres, au contraire, sont détruits et définitivement effacés. Ces « promotions », qui traduisent des modèles culturels, des valeurs et des références plus ou moins partagés, sont souvent interprétées de façon quelque peu simplificatrice comme l'effet d'attitudes passéistes ou progressistes. Or, l'une des hypothèses sur laquelle se fonde ce livre réside dans l'intuition que l'analyse des formes de la conservation matérielle ou, à l'inverse, de l'effacement ne permet pas de rendre compte de la complexité des rapports des citadins au passé. En abordant cette complexité au prisme de la fabrication du patrimoine architectural et urbain, je propose de voir si ce que l'on entend en Europe par « patrimoine » existe au Liban sous d'autres formes que celles de la conservation matérielle des biens culturels, prescription largement dominante dans les politiques patrimoniales européennes et d'organismes internationaux comme l'Unesco. Afin de déceler la construction de ce rapport aux choses du passé, j'ai donc porté mon attention sur la patrimonialisation, ce processus protéiforme et souvent équivoque qui met en jeu une pluralité d'acteurs, de visions, de décisions<sup>3</sup>.

L'enquête menée à Beyrouth entre 2005 et 2010 a d'abord consisté à identifier des individus ou des groupes susceptibles d'entretenir ou d'avoir entretenu une relation avec des bâtiments ou des quartiers ruinés ou en reconstruction. L'étude de la relation, de l'émotion liée à ces lieux, qui se traduisent généralement par l'attachement, la désaffection, la valorisation, le déni, l'ignorance ou la dilapidation, ainsi que par des pratiques d'héritage — transmission, réception, etc., — à travers différents cas, permet de saisir la complexité des rapports aux transformations urbaines et au passé, au-delà d'une simple évaluation des politiques urbaines et patrimoniales. L'enquête, d'abord consacrée à des résidents et usagers anciens ou actuels de quartiers ou de bâtiments détruits, s'est peu à peu étendue aux « professionnels » de l'urbain. Elle a permis de mettre en évidence des subjectivités révélant des appropriations singulières du passé, et l'appartenance à des cultures urbaines et professionnelles distinctes, à travers l'expression de conceptions différenciées des valeurs esthétique, d'ancienneté et d'usage. Enfin, en cheminant de la sphère domestique à celles des institutions et des professionnels, ma recherche a pu couvrir la totalité de l'espace qu'occupe le mot « patrimoine » en français : celui des biens privés

<sup>3</sup> Pour des démarches comparables à propos d'autres aires culturelles voir par exemple Florence Graezer Bideau et Mondher Kilani, « George Town (Penang), Malaisie, Une capitale consacrée "ville du patrimoine mondial" », in Habib Saidi et Sylvie Sagnes (dir.), *Capitales et patrimoines à l'heure de la globalisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p.161-190. ♦

comme ceux de la Nation. Et de discerner ce que confond généralement l'usage de ce mot : des objets (biens, architectures) et une pratique sociale, l'héritage<sup>4</sup>.

L'enquête en tant que méthode s'est aussi imposée comme alternative à l'habitude pour laquelle optent le plus souvent les « savants de la patrimonialisation » qui, tels que les décrit Dominique Poulot, oscillent entre la « généalogie positive » des institutions de conservation et le « lamento funèbre, ou réactionnaire au sens propre, qui déplore un phénomène apparu sur les ruines de la mémoire vivante<sup>5</sup> ». Cette démarche s'inscrit dans la lignée de travaux menés dans les années quatre-vingt par des historiens comme André Chastel, Pierre Nora et Françoise Choay qui s'attachaient au « patrimoine » du point de vue de sa construction culturelle<sup>6</sup>. L'apport d'autres travaux anthropologiques plus récents a néanmoins été essentiel<sup>7</sup>. Ils envisagent la patrimonialisation dans son effet de rupture, de passage des objets d'une valeur d'usage à une valeur esthétique ou historique, mais ils s'intéressent aussi aux imaginaires du patrimoine, aux identifications personnelles et collectives, aux émotions provoquées par la patrimonialisation ou la démolition de certains bâtiments. À propos du monde arabe, des recherches menées dans le courant des années deux mille autour de la notion de patrimoine s'inscrivent dans cette démarche réflexive en traitant d'un point de vue historique ou sociologique des politiques publiques nationales<sup>8</sup> ou encore des dynamiques transnationales de la patrimonialisation<sup>9</sup>. D'autres études se consacrent aux politiques culturelles, aux débats et controverses que suscite la question patrimoniale au sein des sociétés dites « civiles », ou encore aux

<sup>4</sup> Anne Gotman, *Héritier*, Paris, Presses universitaires de France, 1988. ♦ <sup>5</sup> Dominique Poulot, « Le sens du patrimoine : hier et aujourd'hui, note critique », *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1993, p. 1612-1613. Voir aussi Dominique Poulot, « De la raison patrimoniale aux mondes du patrimoine », *Les Mondes du patrimoine, socio-anthropologie*, n° 19, 2006. En ligne : <http://socio-anthropologie.revues.org/753> (consulté le 30 juin 2014). ♦ <sup>6</sup> Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 1-3, Paris, Gallimard, 1984-1992 ; Françoise Choay, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 1992 (rééd. 1996 et 1999) ; André Chastel, avec la coll. de Jean-Pierre Babelon, « La notion de patrimoine », *Revue de l'art*, n° 49, p. 5-32. ♦ <sup>7</sup> Henri-Pierre Jeudy, *La Machinerie patrimoniale*, Paris, Sens & Tonka, 2001, mais surtout les travaux fondateurs d'Aloïs Riegl, *Le Culte moderne des monuments* [1903], Paris, Seuil, 1984, et Daniel Fabre, *Domestiquer l'histoire, Ethnologie des monuments historiques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000 ; Daniel Fabre, Anna Iuso, *Les Monuments sont habités*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009, p. 17-52 ou encore Nathalie Heinich, *La Fabrique du patrimoine, De la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009. ♦ <sup>8</sup> Nabila Oulebsir, *Les Usages du patrimoine, Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003 ; Irène Maffi, *Pratiques du patrimoine et politiques de la mémoire en Jordanie*, Lausanne, Payot, 2004 et Omnia Aboukorah, Jean-Gabriel Leturcq (dir.), *Pratiques du patrimoine en Égypte et au Soudan*, Le Caire, Cedej (*Égypte/Monde arabe*, n° 5-6, 3<sup>e</sup> série), 2009. ♦ <sup>9</sup> Raffaele Cattedra, Pascal Garret, Catherine Miller, Mercedes Volait (dir.), *Patrimoines en situation, Constructions et usages en différents contextes urbains*, Beyrouth/Rabat, Presses de l'Ifpo/Centre Jacques Berque, 2010. En ligne : <http://ifpo.revues.org/869> (mis en ligne le 31 janvier 2010, consulté le 21 décembre 2011). ♦

pratiques ordinaires qui participent de sa production, parmi lesquelles les transmissions de savoir-faire locaux<sup>10</sup>, des pratiques de collection et les pratiques muséographiques<sup>11</sup>. Tous ces travaux rendent compte de la dimension protéiforme de la patrimonialisation, de son caractère public ou privé, ouvert ou exclusif.

## UNE ETHNOLOGIE DE LA PATRIMONIALISATION

Les réflexions engagées ici furent amorcées au cours de dix années de recherche archéologique en Égypte, dans le cadre de fouilles programmées depuis 1998 dans une oasis du désert occidental<sup>12</sup>. C'est là que je me posai d'abord la question du rapport des Égyptiens, qui participaient à la fouille, à ces vestiges qu'ils exhumaient du sous-sol de leurs terres. Quels pouvaient être les écarts entre différentes visions et régimes de sens associés à ces objets, dans la mesure où la recherche archéologique, ni dans son économie ni dans son épistémologie, ne recouvrait pour nous, archéologues français, les mêmes significations que pour eux, paysans égyptiens ?

C'est en découvrant Beyrouth que ce questionnement réapparut, cette fois-ci non plus à propos des seuls vestiges archéologiques, mais également au sujet des ruines d'un passé plus récent qui lui aussi semblait faire l'objet de représentations contradictoires. J'ai donc voulu aborder la *raison* patrimoniale en développant une enquête sur les points de vue des acteurs et sur les opérations et les opérateurs de la patrimonialisation. Cette enquête a essentiellement consisté à habiter sur place, par intermitteances, entre 2005 et 2010, et à mettre en œuvre des méthodes habituelles de l'ethnographie, c'est-à-dire observer et m'entretenir avec des habitants de la ville. J'ai aussi expérimenté d'autres techniques, comme ces promenades avec d'anciens habitants des quartiers résidentiels, autour de leurs anciens domiciles. Vivre au quotidien la situation politique instable de Beyrouth m'a également conduite à m'interroger sur l'incidence que celle-ci pouvait avoir sur les perceptions du temps. Du fait de ce rythme singulier, des phases d'observation lente des transformations de la ville ont alterné avec des moments plus réflexifs, périodes d'insécurité où l'accès au terrain — à la rue, essentiellement — devenait plus difficile en raison des conflits (ce fut notamment le cas en février 2005 et en mai 2008), mais où il s'avérait crucial de capter l'intensité des recompositions liées aux événements et à leurs perceptions.

<sup>10</sup> Véronique Bontemps, *Ville et patrimoine en Palestine, Une ethnographie des savonneries de Naplouse*, Paris, Karthala, 2012. ♦ <sup>11</sup> Sonja Mejcher-Atassi, John Pedro Schwartz (dir.), *Museums and Collecting Practises in the Modern Arab World*, Londres, Ashgate, 2012. ♦ <sup>12</sup> Mission Alpha Necropolis (1998-2008), Fouilles du site d'El-Deir, oasis de Kharga, Égypte. ♦

J'ai choisi d'organiser ce livre autour de deux parties. La première se fonde sur le constat que la patrimonialisation peut être envisagée à la fois comme le corollaire et le signal d'une disparition (progressive, ou soudaine) des choses auxquelles des individus et des groupes sont attachés. J'y décris l'évolution des conceptions de la notion de patrimoine dans l'histoire urbaine récente, afin de mettre en évidence la façon dont une menace qui guette des choses, des édifices ou des espaces urbains, quelles que soient leur ancienneté, leur valeur d'usage ou leur valeur esthétique, est presque toujours suivie de mobilisations en faveur de leur préservation. Que celles-ci soient effectives ou non, ces mobilisations traduisent l'importance du sentiment de perte au fondement d'une « conscience patrimoniale ». Cela explique notamment la dimension sélective de la patrimonialisation, comme Françoise Choay l'avait montré à propos de la Renaissance où, dans le contexte occidental, on avait embelli et rectifié l'héritage médiéval tout en sauvegardant les antiquités<sup>13</sup>. On peut aussi penser à la façon dont l'industrialisation, la modernisation haussmannienne puis l'urbanisme moderne ont aussi, successivement, fait l'objet de mesures de protection. En cela, on peut dire, à la suite d'Alain Roussillon, que la définition et l'investissement de nouveaux patrimoines dépendent de la façon dont ils s'inscrivent dans une recomposition de l'espace de la cité, et, notamment, pour les villes de la région qui nous intéresse, « par la codification des relations entre vieille ville et ville neuve<sup>14</sup> ». Il apparaît ici que « l'extension des objets et des espaces patrimoniaux est à la mesure de leur raréfaction<sup>15</sup> », et que la production du patrimoine urbain est très étroitement imbriquée à l'évolution urbaine. Pour cette raison, les dynamiques de la promotion patrimoniale sont replacées dans leur contexte urbain, plus particulièrement dans celui du centre ville et des quartiers périphériques. J'y explore des pratiques institutionnelles dont se dégagent deux modèles dominants : celui porté par la Société libanaise de développement et de reconstruction (Solidere), société foncière privée en charge de la reconstruction et du développement du centre ville depuis la fin de la guerre civile, au début des années quatre-vingt-dix, et celui développé par une association, l'Association pour la protection et la sauvegarde des anciennes demeures (Apsad). Un des aspects du rapport de ces institutions avec l'administration est notamment décrit à travers le cas de la villa Sursock et le projet de révision de la loi de 1933 sur le patrimoine. Le cas

<sup>13</sup> Françoise Choay, « Avant-propos », in Aloïs Riegl, *Le Culte moderne des monuments*, op. cit., p. 7-18. ♦ <sup>14</sup> Alain Roussillon, « À propos de quelques paradoxes de l'appropriation identitaire du patrimoine », in *Patrimoine en situation, Constructions et usages en différents contextes urbains, exemples marocains, libanais, égyptien et suisse*, Beyrouth/Rabat, Presses de l'Ifpo, 2010 [en ligne]. ♦ <sup>15</sup> Cyria Emelianoff, Cristina Carballo, « La liquidation du patrimoine, ou la rentabilité du temps qui passe », *Annales de la recherche urbaine*, n° 92, « Ce qui demeure », septembre 2002, p. 50. ♦

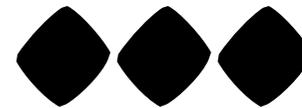
de Beit Beirut, futur musée de la ville de Beyrouth, représente, quant à lui, une entreprise officielle inédite de patrimonialisation de la mémoire.

Ces différentes situations révèlent les visions du monde d'individus et de groupes qui jouent un rôle décisif dans le processus de patrimonialisation ainsi que l'émergence de cultures urbaines distinctes. Autrement dit, les enjeux politiques, de distinction, de légitimation et de reconnaissance que manifestent les usages du patrimoine expriment aussi la dimension symbolique du territoire urbain. Cette observation conduit à considérer, dans la seconde partie de ce livre, ce que l'on pourrait appeler des conditions d'émergence des patrimoines. Ici, une approche « situationnelle », dont la pertinence n'est plus à démontrer<sup>16</sup>, a consisté à envisager des espaces-temps particuliers, comme l'événement que constitua l'assassinat de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri, au printemps 2005, des mouvements d'opposition à la politique urbaine de la société foncière en charge de la reconstruction du centre ville ou encore l'abandon du quartier de Khandaq al-Ghamiq par ses anciens habitants. Trois séquences qui ont marqué les transformations de Beyrouth dans les années quatre-vingt-dix et deux mille, trois séquences de l'enquête qui donnent à penser la production du patrimoine dans le contexte de recompositions urbaines où se structurent des pratiques mémorielles et patrimoniales.

<sup>16</sup> Voir notamment l'état des lieux suggestif de Michel Agier à ce sujet dans « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, n° 4, 1996, p. 35-58.

PREMIÈRE PARTIE

**INSTITUER LE  
PATRIMOINE  
AU CENTRE  
VILLE ET DANS  
LES QUARTIERS  
PÉRICENTRAUX**



# RECOMPOSITIONS URBAINES ET PATRIMONIALISATION



À PARTIR DE 1992, UN AN APRÈS LA FIN OFFICIELLE D'UNE GUERRE CIVILE longue de quinze ans, la société foncière privée Solidere chargée de la reconstruction et du développement du centre ville de Beyrouth entreprit la démolition d'immeubles détruits par la guerre<sup>1</sup>. Le dynamitage et le déblaiement des ruines donnèrent lieu à la découverte d'autres ruines, plus anciennes, traces de la ville antique. Dès lors, dans un climat de « concurrence des ruines », des archéologues travaillant pour le compte de la société foncière entamèrent plusieurs campagnes simultanées de fouilles d'urgence à partir des années 1993-1994. Bien que la situation ait été à l'époque considérée par des experts locaux et internationaux comme l'un des plus grands chantiers mondiaux d'archéologie urbaine, l'examen scientifique s'avérait peu rentable pour l'entreprise de reconstruction. Un recours intempestif au bulldozer, des fouilles entreprises le plus souvent sans supervision de la Direction générale des antiquités (DGA) et la multiplication de pillages des sites non protégés furent bientôt dénoncés dans la presse locale<sup>2</sup>. La presse internationale se fit aussi l'écho de ces atteintes à un « patrimoine archéologique » que l'on estimait désormais « mondial ». Des experts internationaux, comme l'Unesco, se mobilisèrent et publièrent des rapports dénonçant les procédés de la société foncière. Bien que la loi de 1933 relative aux « antiquités non encore découvertes<sup>3</sup> » sur des terrains privés s'appliquât théoriquement à

ces découvertes archéologiques et eut permis à l'État de mettre en œuvre des mesures de classement et d'expropriation des vestiges, en l'absence de coordination avec Solidere et en raison de l'amoindrissement du pouvoir de la municipalité à l'issue de la guerre, une grande partie des vestiges fut détruite au profit de la progression des chantiers de construction.

En 1993, la société foncière produisit une seconde version d'un plan directeur, qui fut approuvée en 1994. Dans l'intérêt nouveau que ce projet portait aux espaces publics et aux traces du passé, ou, du moins, à ce qu'il en restait, on pouvait voir une volonté de réinvestir l'histoire du quartier, mais aussi observer la façon dont — cela deviendra une habitude — Solidere intègre et capitalise les critiques qui lui sont opposées. Au lieu de 110 bâtiments préservés et restaurés dans le premier plan, 265 bâtiments allaient ici échapper à la démolition. Outre les édifices religieux dont il était prévu que les travaux soient gérés et financés par les communautés religieuses elles-mêmes (Solidere s'étant engagée à prendre en charge à hauteur de 10 % de ses fonds propres le financement de leur restauration), les immeubles préservés par le projet étaient principalement ceux datant de l'époque du mandat français (1920-1943). Ce sont eux qui présentaient les plus vastes surfaces bâties (les maisons de l'époque ottomane étaient généralement entourées par des jardins). Ils occupaient donc d'une façon plus extensive les surfaces d'exploitation des parcelles, fait non négligeable dans ces quartiers denses qui sont aussi les plus anciennement occupés de la ville. Quelques immeubles modernes construits entre 1950 et 1970, à l'instar des grands hôtels du quartier d'Ain el-Mreisseh, furent aussi préservés.

Ce moment crucial de l'histoire urbaine constitue le point d'entrée de mon étude tant il révèle l'imbrication d'enjeux politiques et économiques dans la production du patrimoine urbain. Ici, la ruine, loin de ne constituer qu'un espace inerte, agit sur les recompositions sociales et spatiales du centre ville. La préservation d'un vestige plutôt que d'un autre, l'intérêt porté aux traces matérielles et à l'idée de leur visibilité, relèvent de pratiques et de conceptions patrimoniales qui, elles-mêmes, se sont constituées dans l'histoire de la gouvernance urbaine.

<sup>1</sup> Une loi d'amnistie fut votée en 1991, deux ans après les accords conclus à Taëf, en Arabie Saoudite, le 22 octobre 1989, qui mirent officiellement fin à la guerre civile et donnèrent lieu en 1990 à la révision de la constitution libanaise et à l'instauration de la Deuxième République. Dans ce contexte, l'État libanais ne retrouva toutefois pas sa légitimité totale puisque le pays fut placé sous tutelle syrienne et que le Sud ne fut partiellement libéré de l'occupation israélienne qu'en 2000. ♦ <sup>2</sup> En particulier dans les pages « environnement et patrimoine » (*bî'a wa turâth*) du quotidien *An-Nahar*, dont la rédactrice en chef m'introduisit auprès du secrétaire général du Comité des ayants droit du centre ville. Se révélaient ainsi des connexions entre les médias et des opposants au projet. ♦ <sup>3</sup> Hyam Mallat, *Le Droit de l'urbanisme, de la construction, de l'environnement et de l'eau au Liban* [1997], 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Bruxelles/Paris/Beyrouth, Bruylant/JGDJ/Delta/Le Point, 2003, p. 96. ♦

## DE LA VIEILLE VILLE AU CENTRE VILLE

Un regard rétrospectif est donc proposé dans ce premier chapitre qui revient sur l'histoire de la formation d'une idée de « patrimoine ». C'est en effet dans l'histoire de Beyrouth et de ses transformations depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle que s'inscrivent les prémices d'une définition locale officielle de ses objets.

Entre 1839 et 1876, un ensemble de réformes administratives, les Tanzimât, fut adopté afin de redresser la puissance politique et économique de l'Empire ottoman. À Beyrouth, la ville ancienne avait débordé de ses murs et les réformes mises en œuvre marquèrent cette première expansion urbaine en se concrétisant, sur le plan administratif, par la création d'une municipalité en 1864 et la promotion de la ville au rang de capitale de province (*vilayet*), en 1888. Ces réformes donnèrent aussi lieu à une série d'aménagements qui contribuèrent au développement économique et à la constitution d'une identité citadine fortement marquée par les élites locales<sup>4</sup>. Bien que soumise à l'application du code ottoman (instauré à Istanbul et dans les provinces de l'Empire en 1860)<sup>5</sup>, la nouvelle municipalité était pourvue d'un service technique et d'un conseil (constitué autour de 1870) dotant des élites locales d'une autorité publique. Toutefois, cette commission municipale était en partie nommée par le gouvernement et dirigée par un préfet, ou gouverneur (aujourd'hui dit *muhâfiz*) qui, en tant qu'administrateur d'une circonscription (*muhâfaza*), nommé par le ministre de l'Intérieur, exerçait et exerce encore son autorité sur les fonctionnaires de l'État dans sa région, et, plus particulièrement, un pouvoir de tutelle sur les municipalités<sup>6</sup>. Cette dualité du pouvoir amoindrissait l'autonomie de la municipalité, et n'est pas sans complexifier aujourd'hui encore les rouages de l'exécutif<sup>7</sup>.

Toujours est-il que dans le cadre de la restauration de l'autorité ottomane, ces réformes exprimaient une volonté de gestion centralisée et planificatrice des développements urbains. L'objectif était d'améliorer les conditions de vie et d'embellir la ville. Elle fut dotée d'équipements nouveaux : routes, omnibus, adduction d'eau, gaz, éclairage électrique et tramways, espaces de loisirs<sup>8</sup>. L'urbanisme s'inspirait de l'aménagement des villes européennes : les premières voies rectilignes furent percées et des gares, des promenades et des jardins furent aménagés. Les places

<sup>4</sup> Jens Hanssen, *Fin de Siècle Beirut, The Making of an Ottoman Provincial Capital*, Oxford, Clarendon Press, 2005. ♦ <sup>5</sup> Remanié en 1880, le code ottoman fut traduit en arabe en 1896. ♦ <sup>6</sup> Les *muhâfazat* sont des circonscriptions administratives établies lors de la formation du Grand Liban en 1920. Voir Agnès Favier (dir.), *Municipalités et pouvoirs locaux au Liban*, Beyrouth, Cermoc, 2001. ♦ <sup>7</sup> Voir *supra*, p. 91, le chapitre consacré au musée de la ville de Beyrouth. ♦ <sup>8</sup> Samir Kassir, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard, 2003, p. 160 ; Jens Hanssen, *Fin de Siècle Beirut...*, *op. cit.* ♦

publiques allaient aussi devenir des éléments structurants du tissu urbain. La place Assour, ancien nom de la place Riad al-Solh, fut réaménagée à cette époque, même si la place des Canons symbolisait à elle seule cet élan modernisateur. Celle-ci s'organisait autour d'un jardin public agrémenté de promenades, d'un bassin et d'un kiosque à musique. Le nouveau Sérail [palais] s'élevait au nord de la place. Il accueillit après 1888 les services du *vali* [gouverneur de province, du *vilayet*] de Beyrouth et les bureaux de la Mutassarrifiyya, nouvelle circonscription administrative du Mont-Liban<sup>9</sup>, et, à partir de 1917, le siège de la municipalité (après que le siège du *vilayet* avait été transféré dans la caserne militaire, appelée depuis le Grand Sérail). La place des Canons constitua dès lors une centralité urbaine et intégra peu à peu d'autres fonctions, notamment économiques, en accueillant un centre d'affaires, des banques et de grandes entreprises de service public. Un petit souk, celui des orfèvres, situé dans une galerie à l'angle sud-ouest, s'y développa<sup>10</sup>. La place des Canons assumait aussi une fonction de gare routière, persistance de son ancienne fonction de halte pour les caravanes aux portes de la ville. Elle fut bientôt rebaptisée place Hamidiyyeh, en hommage au sultan turc Abdul Hamid II.

Si l'aménagement de cette place illustre cette volonté planificatrice et d'embellissement de la ville, il indique surtout l'extension urbaine au-delà de son ancien tracé et son nouveau rôle de centralité dans un territoire urbain élargi, en partie constitué de faubourgs résidentiels<sup>11</sup>. En effet à l'extérieur des murs, de nouvelles rues, dont certaines avaient été pavées, furent reliées au réseau viaire existant<sup>12</sup>. Dans les zones les plus peuplées, comme à Zokak al-Blat et Bachoura, puis à Achrafieh, des transactions foncières avaient déjà eu lieu avant 1840. Ces territoires de vergers jusqu'alors occupés par de simples bâtiments pour métayers, parfois munis de tours de garde, de réserves et d'ateliers, accueillirent bientôt des équipements comme le Grand Sérail<sup>13</sup>, un hôpital militaire et des hôtels, et quelques grandes demeures construites par des familles de la haute bourgeoisie locale, ou par d'autres, étrangères à la ville.

<sup>9</sup> La Mutassarrifiyya fut instaurée après les massacres druzo-chrétiens de 1840 et 1860. Elle accordait une relative autonomie à la Montagne, et avait placé un gouverneur ottoman chrétien à sa tête. ♦ <sup>10</sup> Les souks al-Tawileh et al-Jamil, aménagés au même moment en 1874 dans un autre secteur au nord-ouest de la place, étaient consacrés aux vêtements. Pourvus d'enseignes aux noms français, on y trouvait des marchandises manufacturées importées d'Europe. ♦ <sup>11</sup> En 1888, lors de la création du *vilayet* de Beyrouth dont elle allait devenir le chef-lieu, les quartiers péricentraux furent officiellement intégrés à la ville municipale. ♦ <sup>12</sup> Sans compter que dès 1859 le chantier de la route de Damas avait été initié. Voir Ralph Bodenstein, « The Making and Remaking of Zokak al-Blat », in Hans Gebhardt, Dorothee Sack, Ralph Bodenstein (ed.), *History, Space and Social Conflict, The Quarter of Zokak al-Blat*, Beyrouth, Orient Institute of Beirut, 2005, p. 45. ♦ <sup>13</sup> Le Sérail avait abrité le siège du mandat français avant celui du gouvernement libanais. La société foncière Solidere lui rajouta un étage lors de sa restauration au début des années quatre-vingt-dix. ♦

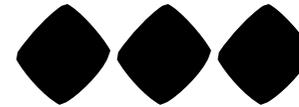


Plan schématique de la côte de la ville de Beyrouth, dressé en 1920. En rouge, les limites de l'ancienne « vieille ville ».

D'après le plan des fortifications de Beyrouth dressé par Robert du Mesnil du Buisson.

Détail du plan de Beyrouth dressé par l'Annexe de l'Institut géographique national au Levant en 1941. En rouge, la circonscription foncière de Bachoura, en vert, le secteur du même nom et en brun, le tracé des murailles de la ville médiévale.

# BIBLIOGRAPHIE



## SOURCES DE PREMIÈRE MAIN

- « Rebuilding the Magen Avraham Synagogue and Lebanon 18th Sect. », *Executive Magazine*, juillet 2009, p. 58-62.
- ASSEILY, Alexandra, *Scientific and Medical Network, Healing, Prayer and Forgiveness, Beyond the Brain V* (21st-24th August), Canterbury, 2003 (multig.).
- BATTAH, Habib, « Ancient Ruins Uncovered in the “Digital District” », *Beirut Report*, 5 mars 2017 [en ligne].
- CAUJOLLE, Christian, « Que voyons-nous de Beyrouth », *Libération*, 9 mars 1984.
- CHARDON, Lucien, « La carrosserie Abillama, sur la piste africaine », *Le commerce du levant*, février 2009, p. 46-48.
- CHAMAA, Nasser, *Hadiqat as-samah*, Beyrouth, Solidere, 2004.
- COMITÉ DES AYANTS DROIT DU CENTRE VILLE DE BEYROUTH, *Le Projet Solidere pour la reconstruction du centre ville de Beyrouth*, Beyrouth, 2003.
- DIRECTION DU SERVICE DES ANTIQUITÉS, Haut commissariat de la République française en Syrie et au Liban, *Règlement sur les Antiquités, Arrêté n°166 LR du 7 novembre 1933 portant règlement sur les Antiquités*, Beyrouth, 1935.
- HALLAK, Mona, *A Tribute to Beirut : The City and its People, The Museum of Memory, an Outline for the Rehabilitation and Development of Lot 1237, Achrafieh*, Beyrouth, 2003.
- HELLOU, Nadine, « Non à la société foncière, affirme, catégorique, le comité des ayants droit au centre ville », *La Revue du Liban*, 11 avril 1991, p. 24-28.
- HINDI, Claude, « Solidere, casse du siècle ou pari sur l’avenir ? », *Magazine*, n° 20, 8 septembre 1995, p. 20-33.



- MAKAREM, May, « Pour la première fois à Beyrouth, un lion et un agneau du 1<sup>er</sup> siècle », *L'Orient-Le Jour*, 3 mars 2017.
- MAKAREM, May, « L'édifice, joyau du Beyrouth des années 30 et 40, va renaître de ses cendres, Le Grand Théâtre, comme au bon vieux temps », *L'Orient-Le Jour*, 21 octobre 2003.
- MAKAREM, May, « Les splendeurs architecturales de Beyrouth toujours en péril », *L'Orient-Le Jour*, 7 décembre 1999.
- SINGH-BARTLETT, Walter, « Of Heritage, Money, and the Want of Political Will », *The Daily Star*, 1<sup>er</sup> novembre 1999.

#### OUVRAGES, THÈSES, ARTICLES

- ABBOUD ABÏ AQL, May, *Wast Bayrût bayna l-iktichâfât wa l-jarrâfât [Le centre de Beyrouth, entre découvertes et bulldozers]*, Beyrouth, Milaffât An-Nahâr, 1999.
- ABOUKORAH, Omnia, LETURCO, Jean-Gabriel (dir.), *Pratiques du patrimoine en Égypte et au Soudan*, Le Caire, Cedej (Égypte/Monde arabe, n° 5-6, 3<sup>e</sup> série), 2009.
- AGIER, Michel, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, n° 4, « La ville des sciences sociales », 1997, p. 35-58.
- AKL, Ziad, DAVIE, Michael (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban, Pour qui, pourquoi, comment faire ?*, Beyrouth/Tours, Alba/Urbama, 1999.
- AKL, Ziad, « Autorités, opinion publique et architectes dans le collimateur de la préservation du patrimoine », *Al-Mouhandess*, n° 27, juillet 2011, p. 16-21.
- ALBERA, Dionigi, « Terrains minés », *Ethnologie française*, n° 37, 2001, p. 5-13.
- ALBERA, Dionigi, BLOK, Anton, BROMBERGER, Christian (dir.), *L'anthropologie de la Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose/MMSH, 2001.
- AL-ACHKAR, Élie, *Réglementation et formes urbaines, le cas de Beyrouth*, Beyrouth, Cermoc, 1998.
- AL-HÛT, Kamal, « Bashûra, Makhbarat al-Ulamâ wa l-Sâlihîn », *Manâr al-Hudâ*, n° 41, 1996, p. 12-14.
- ALTHABE, Gérard, FABRE, Daniel, LENCLUD, Gérard, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1992.
- ALTHABE, Gérard, SÉLIM, Monique, LEGE, Bernard, *Urbanisme et réhabilitation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- AL-WALI, Taha, *Bayrût fî l-tarikh wa l-hadâra wa l-ûmrân [Beyrouth à travers l'histoire, la civilisation, l'urbanisme]*, Beyrouth, Dâr al-'ilm li-l-malayîn, 1993.
- AMPHOUX, Pascal, DUCRET, André, « La mémoire des lieux », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXIX, juillet-décembre 1985, p. 197-202.
- ANDRIEU, Kora, *La Justice transitionnelle, De l'Afrique du Sud au Rwanda*, Paris, Gallimard, 2012.
- APPADURAI, Arjun (ed.), *The Social Life of Things*, Cambridge University Press, 1986.
- ARBID, George, *Practicing Modernism in Beirut, Architecture in Lebanon 1946-1970*, thèse de doctorat, Harvard University Graduate School of Design, Harvard, 2002.
- ARNAUD, Jean-Luc, « Introduction », in *Beyrouth, Grand Beyrouth*, Beyrouth, Cermoc, 1997, p. 11-18.
- AUGÉ, Marc, « Les ruines nous font saisir du temps pur », *TDC*, n° 887, 2005, « L'esthétique des ruines », p. 8-13.
- AUGÉ, Marc, *Le Temps en ruine*, Paris, Galilée, 2003.
- AVELINE, Natacha, *Marchés fonciers et immobiliers à Beyrouth*, Beyrouth, Cermoc/ORBR, 2000.

- AWADA, Fouad, « Relations du public et du privé dans la production et l'appropriation des espaces construits : objectifs et modalités de la privatisation et de l'intégration des externalités, risques d'excès et modes de régulation », in *Quel programme socio-économique pour le Liban ?*, Table ronde, Beyrouth, avril 2006, p. 5 [en ligne].
- BABELON, Jacques, CHASTEL, André, « La notion de patrimoine », *Revue de l'art*, n° 49, 1980, p. 5-32.
- BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- BADR, Leila, « Les découvertes archéologiques du centre ville de Beyrouth », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 140, n° 1, 1996, p. 87-97.
- BARTHES, Roland, *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, 1970.
- BARTHES, Roland, *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985.
- BASILICO, Gabriele, *Basilico/Beyrouth*, Paris, La Chambre claire, 1994.
- BASILICO, Gabriele, *Beyrouth 1991* (2003), Cherbourg, Le Point du jour, 2004.
- BASILICO, Gabriele, *Scattered City*, Cherbourg, Le Point du jour, 2006.
- BASTIDE, Roger, *Les Religions africaines au Brésil, Contribution à une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.
- BASTIDE, Roger, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, n° 21, 1970, p. 65-108.
- BAUMANN, Stefanie, « Missing Lebanese Wars : notes sur un dossier de l'Atlas Group Archive », in Franck Mermier, Christophe Varin (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Actes Sud, 2010, p. 510-521.
- BAZIN, Jean, *Des clous dans la Joconde, L'anthropologie autrement*, Paris, Anacharsis, 2008.
- BENJAMIN, Walter, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée », in *Écrits français* [1936], Paris, Gallimard, 1991.
- BENJAMIN, Walter, « Petite histoire de la photographie », *Études photographiques*, n° 1, novembre 1996, p. 7-38.
- BENSA, Alban, FASSIN, Éric, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, « Qu'est-ce qu'un événement ? », mars 2002, p. 5-20.
- BERQUE, Jacques (dir.), *Les Dix grandes odes arabes de l'anté-Islam, Une nouvelle traduction des Mu'allaqât*, Arles, Actes Sud, 1995.
- BEYDOUN, Ahmad, *Identité confessionnelle et temps social chez les historiens libanais contemporains*, Beyrouth, Université libanaise, 1984.
- BEYDOUN, Ahmad, *Le Liban, Itinéraires dans une guerre incivile*, Paris/Beyrouth, Karthala/Cermoc, 1993.
- BEYDOUN, Ahmad, « Expériences de l'espace et du temps dans une ville dérangée », in Collectif, *Villes en guerre*, Paris, Autrement, 1986, p. 14-29.
- BEYHUM, Nabil, « Du centre aux territoires : la centralité urbaine à Beyrouth », *Maghreb-Machrek*, n° 123, 1989, p. 177-190.
- BEYHUM, Nabil, *Espaces éclatés, espaces dominés, Étude sur la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1970 à 1990*, thèse de sociologie, Université Lyon II, 1991.
- BEYHUM, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible, actes du colloque de Lyon (1990)*, Lyon, Maison de l'Orient, 1991.
- BEYHUM, Nabil, « Front de mer à Beyrouth », in *Prendre place : espace public et culture dramatique*, Colloque de Cerisy, Paris, Éditions Recherches, Plan urbain, 1996, p. 74-82.

- BEYHUM, Nabil, « Ne me tuez pas une seconde fois ! », in Michael Davie (dir.), *Beyrouth : Regards croisés*, Tours, Urbama, 1997, p. 350-353.
- BEYHUM, Nabil, « Les enjeux de la préservation du patrimoine, Beyrouth, 1990-1998 », *Cahiers de recherche du Gremmo*, n° 6, « Patrimoine, identités, enjeux politiques », 1998, p. 11-22.
- BEYHUM, Nabil, SALAM, Assem, TABET, Jad (dir.), *Beyrouth, construire l'avenir, reconstruire le passé*, Beyrouth, Dossiers de l'Urban Research Institute, 1997.
- BODENSTEIN, Ralph, « The Making and Remaking of Zokak al-Blat : The History of an Urban Fabric », in Hans Gebhardt, Dorothee Sack, Ralph Bodenstein (ed.), *History, Space and Social Conflict, The Quarter of Zokak al-Blat*, Beyrouth, Orient Institute of Beirut, 2005, p. 35-108.
- BONTEMPS, Véronique, *Ville et patrimoine en Palestine, Une ethnographie des savonneries de Naplouse*, Paris, Karthala, 2012.
- BOURDIEU, Pierre, DARBEL, Gérard, *L'Amour de l'art, Les musées et leur public*, Paris, Seuil, 1966.
- BOURDIEU, Pierre, CHAMBOREDON, Jean-Claude, PASSERON, Jean-Claude, *Le Métier de sociologue* [1968], Paris, Mouton de Gruyter, 2005.
- BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972.
- BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.
- BOURDIEU, Pierre, « Effets de lieu », in Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 249-262.
- BOURDIEU, Pierre, « Les contradictions de l'héritage », in Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 711-718.
- BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascalienues*, Paris, Seuil, 2003.
- BOURGEY, André, « L'évolution du centre-ville de Beyrouth de 1960 à 1977 », in Dominique Chevallier (dir.), *L'espace social de la ville arabe*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1979, p. 244-278.
- BOURGEY, André, « Les transformations du centre de Beyrouth depuis 1975 », in *Éléments sur les centres villes dans le Monde arabe*, Tours, Urbama, 1998, p. 119-127.
- BROMBERGER, Christian, CHEVALLIER Denis (dir.), *Carrières d'objets, Innovations et relances*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.
- BRONES, Sophie, « Une enquête dans les archives photographiques de la reconstruction de Beyrouth », *Gradhiva*, n° 27 : « Sur le vif, Photographie et anthropologie », 2018, p. 197-225.
- BRONES, Sophie, MOGHADAM, Amin, « Beirut-Dubai : circulations culturelles et nouvelles formes d'urbanité », in Sophie Brones, Amin Moghadam (dir.), *Marchés et nouveaux territoires de l'art dans les villes du Sud*, Paris, L'Harmattan (*Géographie et Cultures*, n° 97), printemps 2016, p. 113-138.
- BRONES, Sophie, « The Beirut Photographic Mission (1991) : an Alternative Heritagization of the Old City Center ? », *The Modern Heritage Observer*, 2013, p. 44-47 [en ligne].
- BRONES, Sophie, « Bachoura, biographie d'un quartier en transition au centre de Beyrouth », *Tempora*, vol. 20-21, 2011-2012, p. 211-248.
- BRONES, Sophie, « Le présent du patrimoine. Le décentrement des ayants droit dans la reconstruction de Beyrouth », in Caroline de Saint-Pierre (dir.), *La Ville patrimoine, Formes, logiques, enjeux et stratégies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 39-56.
- BRONES, Sophie, « Le patrimoine beyrouthin "au pied du mur", Iconographie d'un projet architectural », in Pierre-Yves Le Pogam, Martine Plouvier, *Représenter la ville : entre cartographie et imaginaire*, Paris, Éditions du CTHS, 2013 [en ligne].
- BRONES, Sophie, « La fabrication du patrimoine beyrouthin », in Habib Saidi, Sylvie Sagnes (dir.), *Capitales et patrimoines à l'heure de la globalisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 123-144.
- BRONES, Sophie, « The Beit Beirut Project : Heritage Practises and the Barakat Building », in John Pedro Schwartz, Sonja Mejcher-Atassi (ed.), *Archives, Museums and Collecting Practises in the Modern Arab World*, Londres, Ashgate, 2012, p. 139-155.
- BRONES, Sophie, « Ruines en attente », in Franck Mermier, Christophe Varin (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Actes Sud, 2010, p. 459-477.
- BRONES, Sophie, « Khandaq al-Ghamiq ou la mémoire en ruine », in Franck Mermier, Christophe Varin, *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Actes Sud, 2010, p. 441-458.
- BUCCIANI-BARAKAT, Liliane, « Le centre ville de Beyrouth ou l'espace fragmenté », *Travaux et jours*, n° 76, automne 2005, p. 213-232.
- BUCHAKJIAN, Grégory, HADDAD, Rana, HAGE-BOUTROS, Pierre, *La Malle de l'architecte : Youssef Aftimos (1866-1952)*, Beyrouth, Atelier de recherche de l'Alba, 2000.
- BUSTARRET Claire, *Parcours entre voir et lire, Les Albums photographiques de Voyage en Orient (1850-1880)*, thèse de doctorat, Université Paris VII, 1989.
- BUTOR, Michel, *Le Génie du lieu*, Paris, Grasset, 1958.
- CANAU, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2005.
- CASTEX, Jean, COHEN, Jean-Louis, DEPAULE, Jean-Charles, *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, Paris, CNRS Éditions, 1995.
- CATTEDRA, Raffaele, GARRET, Pascal, MILLER, Catherine, VOLAIT, Mercedes (dir.), *Patrimoines en situation, Constructions et usages en différents contextes urbains, Exemples marocains, libanais, égyptien et suisse*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2010.
- CATUSSE, Myriam, ALAGHA, Joseph, « Les services sociaux du Hezbollah, effort de guerre, ethos religieux et ressources politiques », in Sabrina Mervin (dir.), *Le Hezbollah, État des lieux*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 117-140.
- CAVAILLÉ, Fabienne, *L'Expérience de l'expropriation*, Paris, Adef, 1999.
- CHABROL, Arnaud, « La fabrique artistique de la mémoire : effet de génération et entreprises artistiques dans le Liban contemporain », in Franck Mermier, Christophe Varin (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Actes Sud, p. 485-509.
- CHAIB, Kinda, « Une figure de martyr dans le Liban-Sud contemporain », in Franck Mermier, Christophe Varin (dir.), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Arles, Actes Sud, p. 246-263.
- CHARARA, Waddah, « Quelle intégration dans une ville désintégrée », in Nabil Beyhum (dir.), *Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 1991, p. 247-251.
- CHEHAB AL-DÏN, Said, *Géographie urbaine de Beyrouth*, Paris, Presses de la Sorbonne, 1953.
- CHEVALLIER, Dominique, *La Société du Mont-Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe* [1978], Paris, Geuthner, 1998.
- CHEVALLIER, Dominique, « Signes de Beyrouth en 1834 », *Bulletin d'Études orientales*, n° 25, 1972, p. 211-230.

# TABLE

<b>PRÉAMBULE</b>	5
<b>UNE ETHNOLOGIE DE LA PATRIMONIALISATION</b>	9
<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	
<b>INSTITUER LE PATRIMOINE AU CENTRE VILLE     ET DANS LES QUARTIERS PÉRICENTRAUX</b>	13
<b>CHAPITRE I</b>	
<b>RECOMPOSITIONS URBAINES ET     PATRIMONIALISATION</b>	15
DE LA VIEILLE VILLE AU CENTRE VILLE	17
LE « PATRIMOINE » À L'ÉPOQUE OTTOMANE	21
LA LOI SUR LES ANTIQUITÉS DE 1933	24
L'ÉMERGENCE D'UN « PATRIMOINE ARCHITECTURAL » APRÈS L'INDÉPENDANCE : SIGNE DE MODERNITÉ ?	32
DU CENTRE VILLE À « SOLIDERE »	37
LE « PATRIMOINE URBAIN » COMME CATALYSEUR D'UNE OPPOSITION AU PROJET DE RECONSTRUCTION	43
MONUMENTALISATION ET RÉCONCILIATION NATIONALE : LES THERMES ROMAINS ET LE JARDIN DU PARDON	44
UNE « VISION »	45
RÉINTERPRÉTER L'HISTOIRE LOCALE	49
LE SPECTACLE DES RUINES	50
UN « CIRCUIT PATRIMONIAL »	52
L'ARCHÉOLOGISATION DU PRÉSENT	53
<b>CHAPITRE II</b>	
<b>MOBILISATIONS EN FAVEUR DU « PATRIMOINE » DANS     LES QUARTIERS PÉRICENTRAUX</b>	57
PATRIMONIALISER DES BIENS PRIVÉS	59

\*\*\*\*\*

<b>NAISSANCE ET RENAISSANCE DE L'APSAD</b>	61
<b>DES INVENTAIRES SUCCESSIFS</b>	65
<b>LES CRITÈRES DE LA DÉFINITION DU PATRIMOINE</b>	70
<b>LE « CAS » BACHOURA</b>	74
<b>HÉRITAGE ET PATRIMOINE HISTORIQUE</b>	76
<b>LE PATRIMOINE « AU PIED DU MUR »</b>	79
<b>CHAPITRE III</b>	
<b>AU MUSÉE ! LA VILLE ET SES MÉMOIRES...</b>	91
<b>UN IMMEUBLE DE RAPPORT</b>	92
<b>UN PATRIMOINE EN PARTAGE ?</b>	95
<b>L'IMMEUBLE COMME TRACE,         ENVELOPPE ET STRUCTURE</b>	100
<b>IMAGINER UN MUSÉE DE LA MÉMOIRE</b>	103
<b>DEUXIÈME PARTIE</b>	
<b>TEMPORALITÉS URBAINES, RÉGIMES DE LA     PATRIMONIALISATION</b>	113
<b>CHAPITRE IV</b>	
<b>L'ÉVÈNEMENT COMME ESPACE DE REQUALIFICATION     PATRIMONIALE</b>	115
<b>L'ASSASSINAT DE RAFIC HARIRI</b>	120
<b>L'EXPROPRIATION, UN AUTRE ÉVÈNEMENT FONDATEUR</b>	137
<b>CHAPITRE V</b>	
<b>DESTINS D'IMMEUBLES</b>	145
<b>LE CITY CENTER</b>	146
<b>LA CHAPELLE MAR MANSOUR</b>	153
<b>LE GRAND THÉÂTRE</b>	156
<b>LA TOUR MURR</b>	160
<b>KHANDAQ AL-GHAMIQ : DES PATRIMOINES FAMILIERS</b>	164
<b>LES CYCLES DE LA VIE D'UN QUARTIER</b>	188
<b>SE SOUVENIR</b>	190
<b>KHANDAQ AL-GHAMIQ, QUARTIER CONNECTÉ ?</b>	209
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	215